

poids de la tumeur enlevée. Imité l'exemple d'Ambroise Paré et dites, en vous frottant les mains : *Je l'éventrai, Dieu l'a guérie.*

Si vous assistez une de ces femmes bienheureuses qui accouchent sans difficultés, ne croyez pas qu'elle le doit à la magie de votre présence, et n'en prenez pas occasion d'informer les *intéressées* d'un nouveau procédé pour faire les accouchements. Vous auriez, je vous le dis, occasion de vous en repentir.

Malgré vos ressources, ne faites pas savoir au public que vous avez des jours de consultations gratuites, *pour les pauvres*. Ce genre de pratique vous occuperait bientôt six jours par semaine. On vous croirait *milliardaire* et personne ne se sentirait assez riche pour récompenser une âme aussi candide et aussi généreuse que la vôtre.

Ne disputez point de médecine avec votre patient, ce serait l'accepter comme votre pair et lui donner une chance de devenir votre juge.

Lorsqu'un importun vous dit : "le Dr. X. qui me traite depuis un mois n'a pas compris le premier mot de ma maladie, c'est un ignorant fieffé," figurez-vous que c'est de vous que l'on dit ces choses charmantes, et vous perdrez toute envie de sourire complaisamment à ces remarques.

Quand vous reviendrez de Vienne, d'Edimbourg ou de Paris, évitez le *tamtam* de la presse politique. Si après 10 ou 15 ans d'absence vous nous arrivez avec un diplôme de la Faculté de Paris, n'en prenez pas occasion de faire *mousser votre stock* ; car il se trouvera, en votre chemin, des médecins qui peuvent en montrer autant après 5 ou 6 ans d'étude.

*Ne faites pas bon marché de votre science*, disait le spirituel Prof. Peltier ; vos clients en sauraient bientôt autant que vous. Au lieu de vous consulter, ils entreraient en consultation avec vous.

Ne faites pas de clinique médico-chirurgicale, sur la rue, à l'hôtel ou à la halle, cet enseignement stérile vous ferait perdre le peu de confiance que le public vous accorde.

Si vous décoré d'une croix ou d'une médaille d'encouragement, ou de mérite agricole, ne faites pas croire au public que vous le devez à la transcendance de vos capacités professionnelles. Il pourrait croire, ce bon public, qu'on a simplement voulu vous induire à abandonner le scalpel pour la charrue, la lancette pour la faucille.

Si un confrère vous adresse un client, ne vous enorgueillissez pas trop : vous ne le devez ni à son incompetence, ni à votre supériorité : il y a de par le monde une classe de frelons qui vous prennent votre temps et vos soins, sans jamais rien rapporter.

Ne laissez votre adresse professionnelle ni à l'hôtel ni à la pharmacie,